

Faut-il souhaiter la fin du travail ?

Pourquoi cette question ?

- **La négativité du travail : il paraît aller de soi que le travail est de l'ordre de la contrainte, de la nécessité, alors, cela ne serait-il pas le « rêve » si nous n'avions plus à travailler ?**

Parce que le mot « travail » rime avec fatigue, effort, pénible, etc. Et s'oppose à plaisir, vacances, loisir, jeu, etc. Qui ne s'est plaint d'avoir à aller au travail ? « Il faut que j'aille travailler » : le travail est de l'ordre de la contrainte, il faut travailler, pour survivre, pour nourrir sa famille, mais aussi, justement, pour pouvoir s'offrir des moments de plaisir, des vacances, etc. Ainsi cherche-t-on à se débarrasser du travail comme d'une tâche pénible, que l'on accomplit faute de mieux. Cf. les 35 h00..

- **Les difficultés de cette thèse : travail et vie sociale**

Pourtant, dans nos sociétés, le chômeur est dévalorisé, le rmiste aussi. Que leur manque-t-il en effet ? La reconnaissance sociale. Le regard porté sur la société par le chômeur montre bien que si les gens estiment nécessaire de travailler, ce n'est pas seulement pour gagner de l'argent mais aussi pour avoir une **vie sociale**, pour être intégré dans la société, pour faire partie, c'est assez significatif, des gens « actifs ». Cf. phrases souvent entendues : « Je ne supporterai pas de ne rien faire de la journée » ! « J'ai besoin d'aller au travail afin de... rencontrer des gens, être actif dans le monde, sortir de la maison, etc. (bref : avoir une vie sociale) »).

- **Par conséquent, le problème est celui de savoir s'il faut vraiment souhaiter la fin du travail (si cela était possible).**

Le travail ne serait-il pas, plus qu'une nécessité vitale, la condition même de notre humanité ? Car il faut reconnaître que l'homme est un « animal politique », comme le disait si bien Aristote ! Ne perdrait-on pas par là, dès lors, notre humanité ? Le problème, cependant, de cette thèse est que l'on estime alors que la seule « activité » capable de nous humaniser est le « travail ». Ne se réalise-t-on que dans le travail ? (Entendant par là une activité pénible, laborieuse, rémunérée socialement, et la plupart du temps source de richesses, non pas seulement individuelles, mais aussi économiques).

Bref : le travail, une nécessité vitale et économique seulement ? Ou bien la condition de notre humanité ?

I- Le travail renvoie à la condition biologique de l'homme et ne relève que de la nécessité vitale et économique ; par ailleurs, il est aliénant pour les hommes dans notre société capitaliste !

A- Le travail et notre condition biologique et animale/ imperfection

travail, lié à notre côté naturel, animal.. et paradoxalement caractère naturel pas assez) achevé !!! (cf. aussi Platon : si nous étions purs esprits, aurions-nous besoin de travailler ?)

1) Mythe de Prométhée (cf. cours technique et nature)

.....
.....

2) Travail et souffrance, malédiction

- le travail est ici envisagé comme un châtiment, celui de Zeus, que Prométhée a trompé ;
- cf. la **Bible** : « *tu travailleras à la sueur de ton front !* »... (dans le Paradis pas besoin de travailler, ou, travail, pas lié à souffrance !)
- etymo tripalium :

Bref : tout se passe donc comme si la réalisation de soi ne pouvait avoir lieu qu'en dehors du travail, une fois que nos besoins sont satisfaits. Si on a loué le travail, c'est qu'on l'a confondu avec la technique, qui seule est la véritable transformation/ humanisation de la nature

gtk

B- Le travail est lié à la vie en société

- cf. Rousseau et état de nature + animaux : sans vie en société, sans culture, on se satisfait de peu, pas besoin de travailler !
- on ne peut tout faire tout seul ! d'où la nécessité du travail ! -trop de besoins et ou de désirs chez l'homme ?

C- Marx et l'aliénation du travail à la chaîne dans la société capitaliste

K. Marx, Manuscrits de 1844, traduction de M. Rubel, Bibliothèque de la Pléiade, Éd. Gallimard, 1968, pp. 58-59.

L'ouvrier s'appauvrit d'autant plus qu'il produit plus de richesse, que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise. Plus le monde des choses augmente en valeur, plus le monde des hommes se *dévalorise*; l'un est en raison directe de l'autre. Le travail ne produit pas seulement des marchandises; il se produit lui-même et produit l'ouvrier comme une *marchandise* dans la mesure même où il produit des marchandises en général. Cela revient à dire que le produit du travail vient s'opposer au travail comme un *être étranger*, comme une *puissance indépendante* du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est la *transformation du travail en objet*, matérialisation du travail. La réalisation du travail est sa matérialisation. Dans les conditions de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la *déperdition* de l'ouvrier, la matérialisation comme perte et servitude matérielles, l'appropriation comme aliénation, comme *dépouillement*. Toutes ces conséquences découlent d'un seul fait: l'ouvrier se trouve devant le produit de son travail dans le même rapport qu'avec un objet *étranger*. Cela posé, il est évident que plus l'ouvrier se dépense dans son travail, plus le monde étranger, le monde des objets qu'il crée en face de lui devient puissant, et que plus il s'appauvrit lui-même, plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. C'est exactement comme dans la religion. Plus l'homme place en Dieu, moins il conserve en lui-même. L'ouvrier met sa vie dans l'objet, et voilà qu'elle ne lui appartient plus, elle est à l'objet. Plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Plus son produit est important, moins il est lui-même. La *dépossession* de l'ouvrier au profit de son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et qu'il devient une puissance autonome face à lui. La vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.

1) Le travail tel qu'il existe dans la société capitaliste n'aliène-t-il pas le sujet de ce travail, l'ouvrier ?

Réponse : le travail moderne, selon Marx, est lié à l'émergence du capitalisme, à son époque il s'agit avant tout du travail à la chaîne, de la division du travail (cf. le taylorisme); or, cette forme de travail est aliénante, au sens où elle dépossède l'homme de lui-même, et a pour conséquence qu'il ne s'appartient plus. En effet :

- d'abord, l'ouvrier qui travaille à la chaîne ne se reconnaît pas dans ce qu'il fait (si tant est qu'il a fait quelque chose : il n'a pas fait quelque chose, mais un bout de chose) ;
- la chose lui est complètement extérieure, il ne peut se reconnaître ni s'épanouir dans son travail, qui n'en est pas un ; il « travaille » seulement pour subsister
- lorsque la vente d'un produit entre sur le marché des échanges, il échappe à son propre producteur, il devient marchandise (il obéit à des lois étrangères à celle de sa propre création : les lois impersonnelles du marché). Conséquence : le produit de son travail échappe à l'homme qui produit, et les rapports entre les hommes se métamorphosent en rapport entre des choses. Nous nous considérons en effet nous-mêmes, mais aussi les autres, comme « capital ».
- ensuite, l'ouvrier n'est qu'une marchandise pour son patron ; en tout cas, il vend sa force de travail (marchandise) contre de l'argent (le salaire), afin d'acheter des marchandises (nourriture, chaussures, livres, voyages, etc.) dont il fera usage pour produire sa vie ; et quelqu'un d'autre que lui va en tirer profit (on dit que cette force de travail possède une **valeur d'échange** : donc, au bout du compte, on peut dire qu'il se vend lui-même, et qu'il est considéré comme une marchandise -voire même qu'il se considère lui-même comme une marchandise !).

2) Or, cela revient à dire que cette forme moderne du travail déshumanise l'homme

On peut se référer, pour le montrer à l'impératif catégorique de Kant : l'homme est une fin en soi, on ne doit jamais le traiter comme une chose qui peut s'échanger contre une autre ; c'est la pire manière de déshumaniser un homme. Ainsi Marx définit-il le système capitaliste comme étant « le système d'exploitation de l'homme par l'homme ».

Conséquence : il faut donc appeler à la fin du travail, pas en général bien sûr, cf. 1, mais du travail capitaliste ! (On peut dire que pour Marx, le travail capitaliste est la négation même du travail : on est loin ici de l'épanouissement de l'homme puisqu'il s'agit de la valorisation du seul capital). Pour M., on peut se réapproprier les bienfaits du travail en le délivrant des griffes du capital. Une fois le travail capitaliste disparu, l'homme ressentira de nouveau son désir de créer et produire librement. Dans une telle société, les technologies remplaceront l'homme en ses tâches les plus déshumanisantes et permettront de parler de société des loisirs. En effet, le travail manuel et intellectuel seront réconciliés, puisque les tâches sociales seront équitablement partagées entre tous, permettant le plein épanouissement. Pas de maximisation des profits mais satisfaction des besoins humains.

II- Le travail : ce par quoi on devient un homme ? (Marx, Hegel)

Le concept général de travail est valorisé : le travail, dans son acception générale, désigne la transformation de la nature, qui est une humanisation de cette nature, un éveil de la conscience, donc, une humanisation de l'homme également.

A- Marx : le propre de l'homme, c'est le travail

Marx, Le Capital(1867), traduction de j. Roy, Éd. Sociales, 1950

Le travail est de prime abord un **acte qui se passe entre l'homme et la nature**. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement, afin de **s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie**. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent.

Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement **un changement de forme dans les matières naturelles; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience**, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté.

1) Marx distingue le travail de la nature (acte qui se passe entre la nature et l'homme)...

Le travail est une activité de transformation de ce qui est donné/naturel. Une humanisation de la nature.

Attention, précisons tout de même qu'une transformation de ce qui est donné n'est un travail que si c'est effectué en vue de la satisfaction d'un besoin ou d'une exigence quelconque.

Ainsi, casser quelque chose pour le plaisir, c'est bien faire subir à cette chose une transformation, mais ce n'est pas travailler ; par contre, faire un exercice de math ou une dissertation de philo, qui sont des activités « intellectuelles », c'est bien travailler, car on élabore quelque chose qui n'est pas donné à partir d'éléments qui, eux, sont donnés, et ce, en vue d'obtenir un résultat.

2) .. puis de l'activité de l'animal

Ce qui fait que l'animal ne peut être dit "travailler", c'est qu'il ne réalise pas dans la matière une idée préconçue, le résultat n'est pas le fruit d'une activité de pensée. Ce que l'araignée ou l'abeille font, et ce, de manière plus parfaite que l'homme, relève de l'instinct, alors que ce que l'homme a fait relève de l'esprit. (L'animal n'est pas conscient de ce qu'il fait). Bref, pour Marx, le travail supposant l'activité de l'esprit, il humanise l'homme car plus on travaille plus on développe son esprit.

B- Hegel : la dialectique du maître et de l'esclave : le travail est réalisation de notre humanité (réalisation au sens d'avènement)

C'est ce sur quoi insiste Hegel dans la dialectique du maître et de l'esclave, où il a pour but de montrer comment l'animal devient homme. Le travail est ce par quoi on parvient à dépasser la nature et donc à se faire homme.

A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, Éd. Gallimard, 1947, p. 29, Commentaire de la dialectique du maître et de l'esclave par Hegel.

Le Maître force l'Esclave à travailler. Et en travaillant, l'Esclave devient maître de la Nature. Or; il n'est devenu l'Esclave du Maître que parce que - au prime abord - il était esclave de la Nature, en se solidarisant avec elle et en se subordonnant à ses lois par l'acceptation de l'instinct de conservation. En devenant par le travail maître de la Nature, l'Esclave se libère donc de sa propre nature, de son propre instinct qui le liait à la Nature et qui faisait de lui l'Esclave du Maître. En libérant l'Esclave de la Nature, le travail le libère donc aussi de lui-même, de sa nature d'Esclave: il le libère du Maître. Dans le Monde naturel, donné, brut, l'Esclave est esclave du Maître. Dans le Monde technique, transformé par son travail, il règne ou, du moins, régnera un jour en Maître absolu. Et cette Maîtrise qui naît du travail, de la transformation progressive du Monde donné et de l'homme donné dans ce Monde, sera tout autre chose que la Maîtrise «immédiate» du Maître. L'avenir et l'Histoire appartiennent donc non pas au Maître guerrier, qui ou bien meurt ou bien se maintient indéfiniment dans l'identité avec soi-même, mais à l'Esclave travailleur. Celui-ci, en transformant le Monde donné par son travail, transcende le donné et ce qui est déterminé en lui-même par ce donné; il se dépasse donc, en dépassant aussi le Maître qui est lié au donné qu'il laisse - ne travaillant pas - intact. Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'Esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition *sine qua non* du progrès historique, c'est uniquement le travail de l'Esclave qui le réalise et le parfait.

Voici la thèse de Hegel : l'homme lui-même est le résultat de son propre travail, car, en travaillant, il transforme la nature et, par là, se transforme lui-même. C'est par le travail que l'homme acquiert un attribut éminemment humain : la conscience. Celui qui ne travaille pas, et qui se croit plus libre que celui qui travaille (le « maître »), qui a une vie de loisir (sous-entendu = d'oisiveté) reste trop proche de la nature, car il ne fait rien pour se distinguer d'elle, il n'y pense même pas, puisque, passant son temps à jouir de lui-même, il ne sait même pas que la nature est problème. L'esclave, lui, se rend bien compte que la nature lui résiste, et lutte contre elle. Au bout du compte, il va s'en distinguer. Le travail n'est donc pas abêtissant et déshumanisant, parce qu'il ne s'oppose pas à ce qui est le plus proprement humain : l'intellect.